

LE CLOWN, SACRILÈGE ET SACREMENT VERS UNE ANTHROPOLOGIE PASCALE

PHILIPPE ROUSSEaux

Résumé : Paradoxe, atrocement exquise, l'expérience du clown évoque par bien des aspects celle du Christ. Signe de contradiction, sans cesse menacé et sauvé, fort lorsqu'il est faible, confiant et s'estimant chanceux dans les pires tribulations, en pleine gloire au cœur de l'échec, vivant toute mort comme féconde, jamais plus libre que lorsqu'il dit oui, le clown est heureux comme un pauvre. Caché et nu, il déploie sa vie entre peur et enthousiasme, inconfort et opulence, amertume et douceur, vocation et provocation, sacrilège et sacrement. Diagnostic de l'humain, le clown assigne à la barre, sans jugement, avec un profond amour de notre humanité, nos aspirations idolâtriques... pour les ouvrir à la présence et les livrer au feu... de la joie. Grâce au clown, nous savons que nous portons des trésors dans des potiches. Le clown est un véritable coup de (la) grâce...

Après une réflexion générale en première partie de cet article sur la notion de sacré en lien avec le jeu (notamment en christianisme), je préciserai la façon spécifique dont le clown¹ entre dans cette catégorie et la reformate (deuxième partie). La troisième partie invitera à une réélaboration anthropologique, à partir de l'expérience du clown, qui s'en inspire et justifie le sous-titre: «*Vers une anthropologie pascale*».

¹ Faute de place, je ne traiterai absolument pas du concept de clown en général, ni de ses métamorphoses artistiques et sociales dans l'histoire. Tout ce que j'en dirai sera en lien avec ma propre pratique (qui sera évoquée en quelques mots). Je considère donc que les représentations du lecteur à propos du clown peuvent suffire à comprendre le propos.

LE JEU, LE PROFANE ET LE SACRÉ

Selon le sociologue Roger Caillois, « *le sacré est toujours plus ou moins ce dont on n'approche pas sans mourir* »² ou : « *le sacré est ce qui donne la vie et ce qui la ravit, c'est la source d'où elle coule, l'estuaire où elle se perd* »³. D'emblée, l'enjeu de la notion de sacré est une question de vie et de mort, considérées dans leurs rapports comme opposées l'une à l'autre : « *l'homme religieux est avant tout celui pour lequel existent deux milieux complémentaires [...] Ces deux mondes, celui du sacré et celui du profane, ne se définissent rigoureusement que l'un par l'autre. Ils s'excluent et ils se supposent.* »⁴

Dans ce contexte, Caillois situe le jeu du côté profane car il « *distrain de la vie et fait oublier les dangers, soucis, travaux* »⁵. Huizinga, quant à lui, affirme qu'« *il n'existe point de différence formelle entre un jeu et une action sacrée* »⁶, car, comme le sacré, le jeu ne vaut qu'à l'intérieur de frontières temporelles et spatiales précises, et surtout, en dehors de la vie courante. Il est une sorte de « *dehors dedans* »⁷. Au-delà de cette opposition, ces deux auteurs se rejoignent pour identifier le sacré et le profane comme des espaces distincts, séparés. Le sacré – souvent assimilé au pur – est ce qui est à l'intérieur du Temple. Le profane – souvent assimilé à l'impur – est ce qui se trouve à l'extérieur du Temple, devant le Temple, selon l'étymologie bien connue : *pro fanum*.

SÉPARER N'EST PAS JOUER

Or en christianisme – l'objet de ma recherche est théologique – le Temple, c'est l'homme. Jésus fait donc scandale lorsqu'il dit que c'est ce qui sort de l'homme qui le rend impur et produit les intentions mauvaises : vols, meurtres, adultères⁸... : tout ce mal sort de l'intérieur du Temple qu'est l'homme. Mais ce qui pénètre dans l'homme depuis l'extérieur (le profane) ne peut le rendre impur. On comprend le scandale : tout bascule ! Les repères deviennent incertains. Depuis que Dieu est venu à la rencontre de l'homme, depuis qu'il a planté sa tente

² CAILLOIS Roger, *L'Homme et le sacré*, 3^e éd., Paris : Gallimard, 1950, p. 19.

³ CAILLOIS Roger, *L'Homme et le sacré...*, p. 178.

⁴ CAILLOIS Roger, *L'Homme et le sacré...*, p. 17-18.

⁵ CAILLOIS Roger, *L'Homme et le sacré...*, p. 207, cité par JEFFREY Denis, « Attitude ludique et éthique de la bonne distance », in JEFFREY Denis, BÉLANGER Rodrigue (dir.), *Le Jeu et ses enjeux éthiques, Cahiers de recherches éthiques*, 19, Montréal : Fides, 1996, p. 18.

⁶ HUIZINGA Johan, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, C. SERESIA (trad.), Paris : Gallimard, 1951, p. 29-30.

⁷ DUFLO Colas, *Jouer et philosopher*, Paris : PUF, 1997, p. 208.

⁸ Et bien d'autres choses : cupidité, perversité, ruse, débauche, envie, injures, vanité, déraison (Marc 7,15-23).

parmi nous (Jean 1,14), il n'est plus possible de séparer le sacré et le profane de la même manière. La question de la pertinence même d'une séparation se pose. Faut-il encore séparer ?

La vie est don de Dieu, fruit de ma relation à Dieu, enfant de l'Époux et de l'Épouse. Si j'aime cet enfant, si je veux qu'il vive, la sagesse de Salomon⁹ m'implore de ne pas le couper en deux. Ne profiter que d'une portion de cet enfant, que d'un lambeau de la vie donnée, n'en jouir qu'à moitié, est une attitude assassine. La vie d'un enfant, l'amour d'une mère pour son enfant – fût-elle prostituée – ne seront préservés que si la mère accepte d'être séparée de son fils. Couper en deux l'enfant ne peut convenir qu'à celle qui ne reconnaît pas la vie comme sacrée, ou dont la notion de sacré confine au fétichisme et conduit à la mort. Aimer cet enfant – aimer la vie – c'est être prêt à y renoncer, à la perdre... seule option possible pour la vivre pleinement, pour la sauver¹⁰. Tout ce qui n'est pas donné est perdu.

*« Tout ce que tu fais, tout ce que tu engendres, tout ce qui naît de toi, tout ce qui vit par toi, tout doit être offert. La vie et l'œuvre de l'homme n'ont de valeur qu'en tant qu'elles sont immolation, offrande. C'est dans l'acte du sacrifice que la création démontre sa valeur. »*¹¹

Nous retrouverons cette posture fondamentalement existentielle chez le clown.

LE SACRÉ « HORS-JEU » ?

Mais si Dieu est le Dieu de la vie, le sacré ne peut plus être séparé du profane, sous peine de mort. Le sacré est dans le profane comme le levain dans la pâte, comme la vie nichée au cœur de la mort, comme la Création au cœur du chaos, comme la lumière au cœur des ténèbres, comme la douceur et l'éclat de l'Évangile au cœur de l'amertume de la Passion : impossible de séparer sans tuer la vie. Si le profane n'était pas tout entier sacré, s'il restait un résidu sacralisable, alors nous pourrions reprendre à notre compte ces paroles de Valère Novarina :

« Le sacré paralyse, tient Dieu à part et hors d'atteinte (un dieu en bois, qui plus est, et qui ne parle pas). Il se le garde pour lui tout seul, délimite la réserve des initiés du temple où l'on s'enferme entre soi à double tour. Le sacré est une clôture, une notion gnostique,

⁹ En son célèbre « jugement » au premier livre des Rois (1 Rois 3,16-28).

¹⁰ « En effet, celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie pour moi et pour la Bonne Nouvelle la sauvera » (Marc 8,35).

¹¹ BARSOTTI Divo, *La Spiritualité de l'Exode*, Paris : Téqui, 1982, p. 102.

ésotérique, très idolâtre. Le sacré fixe, fige le drame au lieu de le respirer, idolâtre le livre au lieu de le lire (contrairement à la Bible, parole ouverte, verbe offert, et même pour certains qui se mange). Dieu – le Saint et non le Sacré! – s’y rencontre au coin d’une fontaine, près d’un buisson... Il vient vers nous, il est don, ouverture, offrande versée. Toute la Bible est un affranchissement des idoles et un franchissement de l’enclos du sacré. Sacrés sont les murs, les frontières, les barrières de toutes sortes, les temples clos et les lieux interdits. La Bible désacralise Dieu : Dieu y fait l’homme à son image et à sa ressemblance. La Bible nous libère de la peur et nous invite à renoncer au grand frisson et à l’effroi du sacré. Dieu ne demande pas qu’on annonce un texte sacré. La Bible palpite. »¹²

Nous ne sommes cependant invités ni au relativisme ni à l’indifférentisme (tout est sacré car plus rien n’est sacré, ou réciproquement). Je tiens qu’il y a bien un sacré, mais qu’il est conditionné par un enfouissement, un engagement au service de la vie, par un certain type de rapport à la vie. Celle-ci me parle et attend de moi une réponse, une parole, à mon tour, qui sera le bruissement de mon écoute de Sa Parole, la tonalité de mon accord, le timbre de mon consentement, seul don exigé en retour. Voyons de quelle façon le clown s’inscrit dans cette perspective.

LE CLOWN : UNE « SACRÉE » CONDITION DE VIE

LA PEUR DU CLOWN

L’expérience du clown suscite autant le désir que la peur, l’envie que la crainte : je veux m’approcher et m’enfuir en même temps. Je « sais » d’avance que je vais m’y brûler les ailes, des ailes que je pressens fictives, fabriquées, et qui ne servent qu’à me fournir une panoplie d’ange. Le masque du clown m’attire car il me sécurise, mais il m’épouvante car je le soupçonne à juste titre de devenir dévoilement de mon humanité nue et sans fard. Le clown, qui « s’exerce à la liberté en transgressant l’ordre établi est toujours drôle, loufoque, en même temps qu’il est menaçant »¹³. L’absence pressentie de barrières,

¹² Propos tenus lors d’une conférence – dont je m’inspire ici librement – qu’il donna à Paris en 2008 à l’occasion de l’exposition « Traces du Sacré » au Centre Pompidou : cette conférence est consultable sur Internet à partir du site de l’exposition « Traces du Sacré » à l’adresse :

http://traces-du-sacre.centrepompidou.fr/exposition/autour_exposition.php?id=78 (consulté le 23 mars 2012). Valère Novarina, franco-suisse, est auteur et théoricien du théâtre, metteur en scène et comédien.

¹³ JEFFREY Denis, « Attitude ludique et éthique... », p. 24.

la démesure, me séduisent *a priori* autant qu'elles me repoussent, «*la transgression qui force à voir ce qu'on ne voudrait voir détient un statut ambivalent et paradoxal d'acte sacrilège et d'acte fécond. Elle est à la fois bénéfique et maléfique car elle somme un désir encore inconnu de se montrer*»¹⁴.

Avec le clown, le sacré devient accessible, voire banal. L'ordinaire acquiert un caractère faramineux, pour ne pas dire «*fara-numineux*». Avec le clown, je ne cherche pas ce qui dans la vie peut être vécu comme intense, car avec le clown, le *credo* moderne, «*vivre intensément*», devient un pléonasme. C'est sa petitesse qui me fait apercevoir l'immensité qui me dépasse et m'invite à accueillir ce qui m'arrive, qui est pour le clown toujours plus important que ce qui est prévu. D'ailleurs, il s'y consacre. Il fait œuvre sacrée car il est lui-même sacrifice¹⁵. Figure christique, il n'a pas de message, il est le message. Il n'apporte pas la Bonne Nouvelle, il la porte.

Avec le christianisme, le sacré est passé du divin à l'humain. Avec le clown, la vie est passée de l'abstrait au concret, de la menace du sacrilège à la célébration d'un sacrement. Une Vie en abondance m'attend. Elle nécessite une mise à mort du vieil homme.

MORT ET VIE SE RENCONTRENT – MORT ET VIE S'EMBRAS(S)ENT

Le clown est – pour employer une image de l'Apocalypse – un agneau égorgé et debout (Apocalypse 5,6), un vibrant et vivant pédagogue de la mort, un signe, un témoin de l'Alliance de la mort avec la Vie. L'agneau peut alors nous faire faire un passage, une Pâque, se faire passeur, pasteur, berger (paradoxalement à la fois agneau et berger, remarque Jean Grosjean)¹⁶. Le clown fait l'expérience que s'il fuit la mort, s'il refuse cette Pâque, il fuit aussi la vie. Paradoxe des paradoxes, scandale des scandales. Il ne me faut pas vivre si je veux ne pas mourir.

Après le décès de son épouse, le poète Christian Bobin s'exclame en ce sens : «*La mort et la vie sont si nouées l'une à l'autre que je ne comprends pas pourquoi on a inventé deux mots pour dire un seul éblouissement*»¹⁷. Tous les chemins du clown sont ainsi autant de portes de la mort par lesquelles il ne peut pas ne pas passer, ne pas trépasser. Il est à chaque instant refroidi et brûlé, menacé et sauvé. Il nous interdit

¹⁴ JEFFREY Denis, « Attitude ludique et éthique... », p. 24.

¹⁵ Rappelons que le mot « sacrifice » signifie étymologiquement « faire du sacré » (*sacrum facere*).

¹⁶ GROSJEAN Jean, *Lecture de l'Apocalypse*, Paris : Gallimard, 1994, p. 50.

¹⁷ BOBIN Christian, *La Plus que vive*, Paris : Gallimard, 1999.

de sacraliser le succès ou le malheur, qui ne sont que des leurres. Car la mort ne change rien pour celui qui a choisi la vie, rien que la vie, mais toute la vie.

Tellement vivant qu'il le reste en traversant la mort comme les trois jeunes gens du livre de Daniel ligotés dans la fournaise¹⁸, le clown me mène sans heurts – de manière ludique, l'air de rien – dans les espaces les plus sacrés de mon existence, les plus susceptibles d'être fatals... les plus gonflés de vie. Il me désencombre radicalement de ce qui, en moi, ne se préoccupe pas d'elle. Il fait alors toute la place à ce qui se dilate et le dilate autant à hauteur de l'événement de la Pâque qu'à hauteur de l'humble pâquerette, grain qui ne meurt... que pour être gorgé de soleil. Comme la Croix, le clown est négation d'une négation, renversement de ce qui me tue, mort de la mort idolâtrique, Vie en plénitude.

ANTHROPOLOGIE DU CLOWN

Que m'enseigne plus précisément le clown sur l'humain, sur son rapport au sacré, en particulier à la foi? En quoi consiste pour lui cette Vie en plénitude?

RÉVÉLATION

Le clown me dit quelque chose de très important: «*Il faut arrêter de rêver ma vie car celle qui m'est offerte est bien plus grande que celle à laquelle je rêve. Des choses très simples comme boire, dormir, manger, regarder ou travailler sont le lieu même de l'essentiel*»¹⁹. Il y a une manière profane de tout vivre (on le profane!) et il y a une autre manière: l'homme est une histoire sacrée. Comment le clown parvient-il à m'en convaincre?

DES CATÉGORIES ANTHROPOLOGIQUES SENS DESSUS DESSOUS

Sous l'aspect de quelqu'un d'inoffensif, qui inspire la confiance, témoigne d'une fragilité et n'est pas sans évoquer une poésie à l'eau de rose, il y parvient d'abord en me tendant un miroir – ou plutôt une vitre sans tain – à travers laquelle apparaît bien dangereux le sanctuaire de mes baudruches idéologiques, sanctuaire dont il déchire sans peine le voile. Sont volatilisées toutes mes petites idées ou idéologies

¹⁸ Daniel, 3.

¹⁹ Jean Raison, dans une interview que l'on peut trouver sur Internet à l'adresse: <http://www.youtube.com/watch?v=38Xwi2bPNPE>, consulté le 22 mars 2012. Cette vidéo a été réalisée par le centre spirituel *Saint-Hugues de Biviers* au sein duquel vit le Père Jean Raison.

sur l'homme, sur la manière dont je dois envisager nos catégories anthropologiques fondamentales comme la confiance, la relation, la joie, la liberté, l'engagement, la conscience, la pauvreté, le pouvoir, le sacré, la vie et la mort... Le clown renverse les puissants de leur trône (cf. Luc 1,52). Faisant l'expérience qu'une fois par terre on est plus stable, il pulvérise les conventions établies : ce qui se concevait comme ayant de l'intérêt s'effondre. On n'aurait pas cru que tant de maîtrise était de la gonflette, que tant de victoires ne formaient que le masque du néant. Le clown me donne une leçon de science humaine en tenant son manuel de cours à l'envers. Il me montre de quelle façon j'aime me précipiter la tête la première contre les murs de mes fortifications jusqu'à ce qu'à force mon nez devienne rouge comme le sien...

Sa vie juxtapose jubilation²⁰ et cataclysme, joie et tribulations, passions et passion, mort et résurrection. Il m'invite à ne plus avoir peur ! Sa jovialité comme sa détresse, sa liesse comme son calvaire, ses euphories comme son martyre, sa misère comme sa jouissance et son angoisse émerveillée n'existent qu'en vue de l'enfantement, de la délivrance. Débordements et excès sont en lui le fruit de la carence et de la totale dépossession. Heureux ceux qui font l'épreuve de cette radicale pauvreté ! Pour lui, la nuit, comme le jour, est lumière (Psaumes 139).

Enfin, le clown révèle en moi une fracture profonde, douloureuse, celle qui me sépare totalement de la joie, dont je ne veux pas. Le clown tressaille d'une allégresse sans bornes car il sait comment la recevoir. Une fois le nez ôté, il s'aperçoit que le simple être humain qu'il est, à l'instar de chacun d'entre nous, pourrait vivre dans ce même transport, dans ce même souffle grâce auquel il a fait l'expérience d'une nouvelle naissance... «*pourrait*»... mais n'y consent pas. Le mythe du clown triste est né, car le clown est mort. Le clown est véritablement un diagnostic de notre humanité.

LE CLOWN ET LA FOI

Cette vitre sans tain fait également apparaître bien pâles mes frêles élaborations croyantes, mon athéisme déguisé, mon scepticisme grimé, mon indifférence grotesque, si pâles que je ressemble à un sépulcre blanchi (Matthieu 23,27). Alors le clown me renvoie sans crier gare à mon petit nombril, à tous les «*grains de sable*» de ma vie dont je fais

²⁰ Sa jubilation est – pourrait-on dire – sacrée, de la même manière que la chair jubilante de David (2 Samuel 6,14-15) dansant à moitié nu devant l'arche d'Alliance pouvait également être considérée comme quelque chose de l'ordre du sacré... ou du sacrilège !

des montagnes; tandis qu'il me montre effrontément avec quel degré de facilité et avec quel élan de foi il jongle, lui, avec ses montagnes de problèmes (souvent himalayasques!) comme si elles n'étaient que de vulgaires galets.

LE CLOWN, ÊTRE DE RELATION

La spécificité de notre pratique au sein de l'association «*Clown par Foi*» est qu'on est *fait clown*. Selon nous, on n'est pas clown par soi-même, et on *fait* encore moins le clown. «*Faire*», d'une manière générale, peut être un exercice solitaire. «*Être*» également. «*Être fait*» ne le peut pas. «*Être fait clown*» engage une relation avec celui qui me regarde comme clown. C'est dans cette relation – qui nous réveille de notre léthargie – que le clown naît, germe, et féconde à son tour. C'est dans cette relation que le clown meurt à ce qu'il pourrait *faire* ou *être* de manière solitaire. N'est finalement et véritablement sacrilège que ce qui empêche l'élan vers l'(A)utre. Le seul espace sacré du clown – mais auquel il donne toute la place – est le corps que nous formons ensemble avec lui²¹. C'est en ce corps – en ce corps à corps – que tout advient²².

L'identité du clown est donc d'être en perpétuelle altération (il est comme un cerf altéré²³ qui cherche l'eau vive de l'autre, même s'il doit le payer de sa vie). Identité mêlée de tout ce qui l'altère, le clown est pure impureté, ange et démon, sacrilège et sacrement, sacrement du frère. La vie du clown – dirait Buber – repose sur le seul sacré qui vaille, qui est de l'ordre d'un *Ich und Du*, d'un *Je-Tu* qui fait vivre, d'une relation²⁴.

Dans nos sociétés occidentales actuelles, cela fait difficulté. Car un des espaces les plus sacralisés est ce que nous nommons souvent l'intériorité, qu'il faut à tout prix protéger (autre *credo* du moment). L'expérience du clown nous fait alors passer par bien des épreuves. Que de sacrifices, en effet, pour désencombrer cette intériorité et faire de la place à une altérité – quelle qu'elle soit! –, pour accepter de faire entrer l'autre dans cet espace que je voulais pour moi tout seul. Le seul blasphème du clown, qui conduit à sa mort immédiate (son «*péché contre l'Esprit*» en quelque sorte), est de quitter cette relation

²¹ En théologie nous dirions le corps du Christ, l'Église, ou le Peuple de Dieu: cf. 1 Corinthiens 12.

²² Toute relation exige un corps à corps. C'est la raison pour laquelle Dieu, pour entrer en relation avec l'homme, ne pouvait pas faire autrement que de s'incarner.

²³ Cf. Psaumes 42,2-3.

²⁴ BUBER Martin, *Je et Tu*, Paris: Aubier, 1970, p. 124.

à l'autre, à cet autre – le public – qui le fait vivre, *pour, par et avec* lequel il est venu jouer et partager sa vie, comme un morceau de pain livré entre nos mains. Dans cette vie de relation, le clown n'a pas où reposer sa tête. Il ne vaque jamais. Ou alors il vaque à terre, terrassé, définitivement abattu de n'avoir pas pu accueillir le train bondé de vie et de l'autre, avec tout son cortège de problèmes, ses wagons d'ennuis de toutes sortes, *sa* manne quotidienne. Un repos « *bien gagné* » par manque d'attention à l'autre est pour lui une expérience pascalle perdue, une mort-résurrection avortée, la menace d'un mode de vie de *bas étiage*.

QUE CONCLURE ?

Une banale eau plate – nous le savons – peut devenir du vin de noces (Jean 2). Elle peut suffire au bonheur de qui croit. Le clown nous montre qu'il en est ainsi de toutes les « *petites choses* » de la vie : elles sont même les plus grandes car elles nous révèlent la valeur infinie du don. Ce don sans repentance est d'une telle radicalité que meurt tout ce qui n'avait que semblé vivre et que brûle tout ce qui empêchait de naître et de laisser jaillir la Vie, la « *Tout-Autre* » (*das Ganz Andere ?*)²⁵, à laquelle nous sommes appelés, seul véritable *numen*, sacrement effrayante et fascinante.

Je terminerai en évoquant cet épisode horriblement délicieux du livre des Juges²⁶ : pour savoir si tel guerrier était un ennemi, on lui faisait prononcer un mot que les ennemis ne parvenaient pas à prononcer, le mot *shibboleth* (ils disaient *sibboleth*). Et quand ils disaient *sibboleth*, ils se faisaient égorger ! Le mot *shibboleth* était donc un signe de reconnaissance. Le buisson où Dieu se révèle est le moins élevé d'entre les arbres, il est donc le signe de reconnaissance de Dieu et de sa petitesse. De la même façon, le clown est le moins élevé (et le moins bien élevé aussi !) d'entre les hommes, un observatoire, un diagnostic, un signe de reconnaissance de ce qu'est l'homme. Le clown ne serait-il pas le *shibboleth* de l'humanité ?²⁷

Abstract : A paradox of “delightful horror,” the clown’s experience is in many ways analogous to Christ’s. A contradictory sign, always threatened and rescued, strong when he is weak, confident, and considering himself fortunate even during the worst of ordeals, glorious in apparent failure, living every form of death as

²⁵ Voir OTTO Rudolf, *Le Sacré* [1917], Paris : Payot et Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1995.

²⁶ Au chapitre 12.

²⁷ Expression librement inspirée de BUBER Martin, *Je et tu...*, p. 101.

birth-giving, never so free as when saying “yes,” the clown is happy as one can be in poverty. Hidden and naked, he experiences the full range of fear, enthusiasm, sacrilege, and sacrament. Diagnosing humanity, the clown puts our idols on trial without passing judgment and with profound love for his human brethren. He puts our illusory yearnings on trial in order to open them to the saving Presence, and to burn them in the fire...of joy. Thanks to the clown, we know we realize that we are diamonds in the rough. The clown is truly a “coup de grace” and a trick of divine Grace.